

pendance avec autant de joie que les blancs. Oui, ce pauvre peuple, si humble qu'il soit, voit arriver le 4 Juillet avec une vraie joie; mais il le célèbre un peu différemment des blancs; voici, comment ce jour s'est passé à la Réserve cette année. De grand matin, plusieurs coups de canon retentirent dans tout le vallon de la Réserve et le drapeau américain était arboré comme aux jours de grands événements. Vers 10 heures, tous les Indiens arrivèrent en procession, le pavillon américain en tête, un bon nombre à cheval et les autres en voitures. Arrivés à l'Agence, les hommes et les femmes marchèrent avec ordre à l'église, qui fut bientôt plus que remplie. Plusieurs blancs des environs s'étaient aussi rendus pour la circonstance. La messe fut chantée avec solennité et le Rév. Père Croquette délivra un sermon superbe sur la vraie liberté opposée au faux libéralisme. Après le saint sacrifice, la procession défila dans le même ordre jusqu'à un certain endroit, où, sous l'ombrage de jolis arbres, un grand dîner était préparé sur des tables improvisées à la façon d'un pic-nic. Alors donc nos braves Indiens se gratifièrent d'un bon repas. Le soir il y eut une grande danse dans une grande salle toute ornée de verdure. Ce bal portait le nom de *Boston dance*; trois joueurs de violons étaient engagés par l'Agent; les danses sont les mêmes que celles des blancs; mais leur tenue est bien différente, les femmes se tiennent toutes d'un côté de la salle et les hommes de l'autre. On dit que dans ces danses permises par l'Agent, la modestie est respectée; c'est ainsi que les Indiens du Grand Rond ont célébré le 4 Juillet de l'année 1874.

Bien que les Sauvages de cette Réserve soient considérés comme en pleine civilisation, ils conservent cependant encore les vieilles habitudes de leur nation, comme d'appeler les docteurs sauvages auprès des malades qui leur font la *Tamanoise*, ou danse superstitieuse. Tout récemment, nous entendîmes ces chants et ces danses autour d'une maison voisine de la nôtre, et qui abritait un enfant mourant; le pauvre petit était venu à notre école et il ne voulait nullement des docteurs sauvages, mais ses vieux parents, sollicités par les Indiens de leur tribu, permirent la *Tama-*